



DISCRIMINATION POSITIVE : TÉMOIGNAGE

CHRONIQUES DE KABOUL

▲ Dako. Cours de sensibilisation aux dangers des mines donné à des enfants.

Depuis 1979, l'Afghanistan a été ravagé par une succession de conflits dévastateurs. Le peuple afghan endure de terribles épreuves. Kaboul, la capitale, a été presque totalement détruite, avec la majeure partie de ses infrastructures et de son industrie. Depuis la chute du régime taliban en 2001, et surtout au cours des deux dernières années, le conflit en Afghanistan n'a cessé de s'intensifier et de s'étendre. Les civils afghans en sont les premières victimes et subissent quotidiennement les effets de la violence (attentats-suicides, bombardements aériens, insécurité généralisée), qui sont parfois exacerbés par des catastrophes naturelles telles que les inondations, la sécheresse et les tremblements de terre.

L'ampleur des besoins va bien au-delà des chiffres. Ancré dans le pays grâce à un solide réseau d'employés locaux et d'expatriés, le Comité international de la Croix-Rouge (CICR) est l'un des seuls acteurs humanitaires à avoir maintenu une présence ininterrompue en Afghanistan.

Sur le plan médical, les soins chirurgicaux et orthopédiques ainsi que le soutien aux structures de santé figurent en tête des priorités. Depuis 1988, le CICR fournit des services d'appareillage et de réadaptation physique aux personnes handicapées, que ce soit aux victimes de mines terrestres ou à celles qui souffrent d'une déficience motrice. Une fois la réadaptation terminée, des programmes de microcrédits et de prêts sont offerts à ces personnes pour leur permettre de gagner leur vie et de recouvrer leur autonomie.

Le temps passe et la situation continue à se dégrader. Pour le peuple afghan, cela signifie davantage de souffrances encore. Pour les organisations humanitaires, les conditions de travail sont de plus en plus périlleuses, notamment pour le CICR, dont le plus grand défi consiste à se faire accepter par toutes les parties au conflit en tant qu'acteur humanitaire neutre et indépendant dont le seul but est de **protéger et d'aider toutes les victimes du conflit.**

Services offerts aux patients en 2007

Emplacement des projets : Kaboul (2), Mazar-i-Sharif, Herat, Jalalabad, Gulbahar, Faizabad

Patients soignés dans les centres	60 153
Nouveaux patients équipés de prothèses	829
Nouveaux patients équipés d'orthèses	4 483
Prothèses	4 217
Orthèses	9 819
Fauteuils roulants	956
Béquilles (paires)	4 730

Début de l'assistance 1987

Najmuddin Helal, 43 ans, est le chef du centre de réadaptation physique du Comité international de la Croix-Rouge (CICR) à Kaboul – de loin le plus grand des centres du CICR dans le monde. Il nous raconte son histoire.

«J'avais 18 ans lorsque j'ai perdu mes jambes. Je conduisais ma voiture dans le lit d'une rivière asséchée, dans la partie orientale de Kaboul... c'est tout ce dont je me souviens, je ne me rappelle pas de l'explosion ni de ce qui s'est passé après. J'ai dû, j'imagine, rouler sur une mine antipersonnel. Je me suis réveillé quelques jours plus tard à l'hôpital et j'ai lentement ressenti que la partie basse de mon corps était curieusement légère.

« Lorsque j'ai réalisé que je n'avais plus de jambes, j'étais désespéré et terrifié »

Lorsque j'ai réalisé que je n'avais plus de jambes, j'étais désespéré et terrifié – terrifié à l'idée de décevoir ma famille, ou de ne pas être capable de les aider ou de les soutenir, de dépendre d'eux pour tout, d'être un paria... je suis le fils aîné de neuf enfants, je sais donc que mes parents avaient placé de grands espoirs en moi. C'est comme si l'arbre qu'ils avaient planté pour donner des fruits avait été abattu. Mais heureusement, ils ont été très attentionnés et compréhensifs à mon égard.

J'ai passé douze mois à l'hôpital. Il m'a fallu cinq mois pour pouvoir m'asseoir sur le lit. Je suis resté cinq longues années à la maison, assis sur une chaise à la porte de notre maison, sans rien faire. C'était une période très difficile, je ne pouvais plus travailler. Les gens avaient pitié de moi, ils me traitaient en victime et ne m'encourageaient guère à marcher à nouveau.

En 1988, j'ai entendu parler du nouveau centre de réadaptation physique du CICR à Kaboul. J'y suis allé, et l'on m'a enregistré sous le numéro 34. Je suis resté dans un des dortoirs du centre. Au bout de quelques mois, j'ai reçu de nouvelles prothèses, avec lesquelles j'ai appris lentement et difficilement à marcher. Enfin une lueur d'espoir : ma vie allait devenir meilleure.

« Enfin une lueur d'espoir : ma vie allait devenir meilleure. »

Le centre de réadaptation physique a pratiqué – et pratique toujours – une politique de discrimination positive à l'égard des personnes handicapées : toute personne qui y travaille a un handicap physique quelconque. Très vite, j'ai pu travailler comme physiothérapeute et aider les personnes qui se trouvaient dans des situations semblables à la mienne. Il est judicieux de recruter des personnes handicapées, car elles comprennent les problèmes et les besoins particuliers des patients qui se trouvent ici et sont en mesure de leur donner espoir.

J'ai parfois l'impression que ce qui m'est arrivé est profondément injuste. Je n'étais pas un combattant, je n'avais pas d'ennemi. J'ai toujours une sensation de brûlure dans les moignons de mes jambes, et il m'arrive de ressentir une vive douleur fantôme dans le pied que je n'ai plus. Je suis quelquefois triste à l'idée que je ne pourrai plus jamais courir, plus jamais sentir l'eau sur mes jambes.

Mais, vraiment, je ne me plains pas. Bien sûr, la situation économique du pays est catastrophique, de nombreuses personnes non handicapées n'arrivent pas à trouver du travail, alors les personnes handicapées, pensez donc. Aussi, à de nombreux égards, je me sens heureux, non seulement parce que je peux soutenir ma famille, mais aussi parce que je peux apporter un peu d'espoir à des personnes qui ont connu le même sort que moi.

En 2004, j'ai porté au Caire la flamme olympique, qui représentait les victimes des mines antipersonnel du monde entier. J'en étais très fier. De grands progrès ont été réalisés ces dernières années pour mettre fin à l'ère des mines terrestres, en Afghanistan et dans le monde. Mais il reste encore beaucoup à faire. Même si aucun autre accident ne se produit, le travail est considérable si nous voulons prendre soin de toutes les personnes qui ont déjà été touchées.»



Originaire de Turin (Italie), Alberto Cairo est physiothérapeute et responsable d'un programme de réadaptation physique du CICR en Afghanistan depuis 18 ans. Au cours de ces années de travail, il a rencontré beaucoup de gens «ordinaires» dont les histoires sont «extraordinaires». Extraits de son journal.

Il est 8 heures. Les physiothérapeutes de l'unité des femmes du centre de réadaptation physique sont anxieuses. Moi aussi. Aujourd'hui, Zarin se rend à un entretien d'embauche, assorti d'un examen. Pour un vrai travail. Et la concurrence est rude.

Les mines déchirent le corps et l'esprit : difficile d'oublier.

Zarin, pour nous, n'est pas une personne comme une autre. Elle avait dix ans quand elle a perdu sa jambe à cause d'une mine. Quand elle est arrivée ici, tout la terrorisait. Les mines déchirent le corps et l'esprit : difficile d'oublier. Pour un enfant, impossible. Elle a la chance d'avoir des parents qui l'aident et l'encouragent. Elle a appris à marcher avec sa prothèse. Elle est retournée à l'école. Première de sa classe.

Puis, avec l'arrivée des talibans, les écoles ont fermé leurs portes aux filles et elle a dû rester à la maison. Tristesse. L'école n'est pas seulement l'endroit où l'on apprend à écrire et à calculer : c'est aussi un lieu de rencontres. Un journaliste avait promis de l'emmener à l'étranger pour qu'elle puisse étudier, mais toutes ses tentatives sont restées vaines : les visas ne sont jamais arrivés.

La déception est grande. Zarin s'adresse alors à nous. Bien sûr, c'est interdit, mais comment lui refuser notre aide ? Nous essayons : Terri, une amie italienne au grand cœur et au sens pratique développé, prend les frais en charge. Nous lui envoyons chaque jour un professeur à domicile, une personne de confiance, qui saura se taire.

Tous les six mois, Zarin vient chez nous pour se présenter aux examens. Alors qu'elle passe les examens écrits dans l'unité de physiothérapie, la police religieuse fait irruption dans la pièce. « Qu'est-ce que tu écris là ? » Rohafza, la responsable des physiothérapeutes, répond sans hésiter une seconde : « Elle recopie les dossiers des patients ». De toute façon, ils ne savent pas lire. Zarin est douée dans toutes les matières, mais surtout en anglais. Elle progresse vite, au point de commencer bientôt à enseigner cette langue à d'autres filles handicapées comme elle, à leur domicile. C'est son père qui l'amène au travail à vélo, le taxi des pauvres. Elle ne porte pas encore de burqa. Sur la route, des membres de la police religieuse l'interpellent, le bâton levé : « Pourquoi as-tu le visage découvert ? » - « J'ai été amputée, si je porte la burqa, je risque de trébucher ». Son air doux les attendrit. Ils proposent même de la déposer. Zarin et son père déclinent poliment, ravis de ne pas avoir été frappés.

Viennent alors les cours d'informatique. Il est plus difficile de les suivre en cachette, mais on trouve un moyen. Tout va bien, et Zarin assimile une matière de plus. Zarin a grandi; elle a maintenant 17 ans, et porte désormais la burqa, pour se sentir mieux protégée. Les talibans sont partis : de nouvelles possibilités s'ouvrent aux femmes. Au CICR, on cherche quelqu'un pour la banque de données des prisonniers de guerre. Ils sont des milliers, il faut saisir les informations les concernant. Nous savons que Zarin en est capable. La semaine dernière, elle a présenté sa candidature. Elle a déclaré qu'elle avait 18 ans, en trichant un peu. Maintenant, elle est là pour passer l'examen. Touchons du bois.

« Il sanglote. De joie. En dépit des mines, de ceux qui les ont fabriquées, vendues et posées. »

Il est 13 heures. Le père de Zarin arrive sur sa bicyclette en pédalant comme un fou. Tout essoufflé : « Ils l'ont engagée, ils l'ont engagée ! Elle commence samedi. » Il sanglote. De joie. En dépit des mines, de ceux qui les ont fabriquées, vendues et posées. En dépit de ceux qui lui ont barré le chemin de l'école, qui la voulaient ignorante et cloîtrée à la maison. Elle aura un métier, elle subviendra aux besoins de sa famille. Et ce n'est pas tout : cela signifie que les concours sont ouverts aux femmes et que d'autres comme elle peuvent également tenter leur chance.

Pendant le régime taliban, encouragés par les résultats de Zarin, nous avons aidé d'autres jeunes filles à étudier. En cachette. Ces choses-là, on les fait sans en parler. Mais Zarin a été la première. Et le fait qu'elle soit la première à trouver un emploi nous comble de bonheur. « On fêtera ça après le ramadan », promet son père. J'appelle le bureau du CICR qui l'a engagée, pour les remercier. Ils me répondent, d'un ton calme et

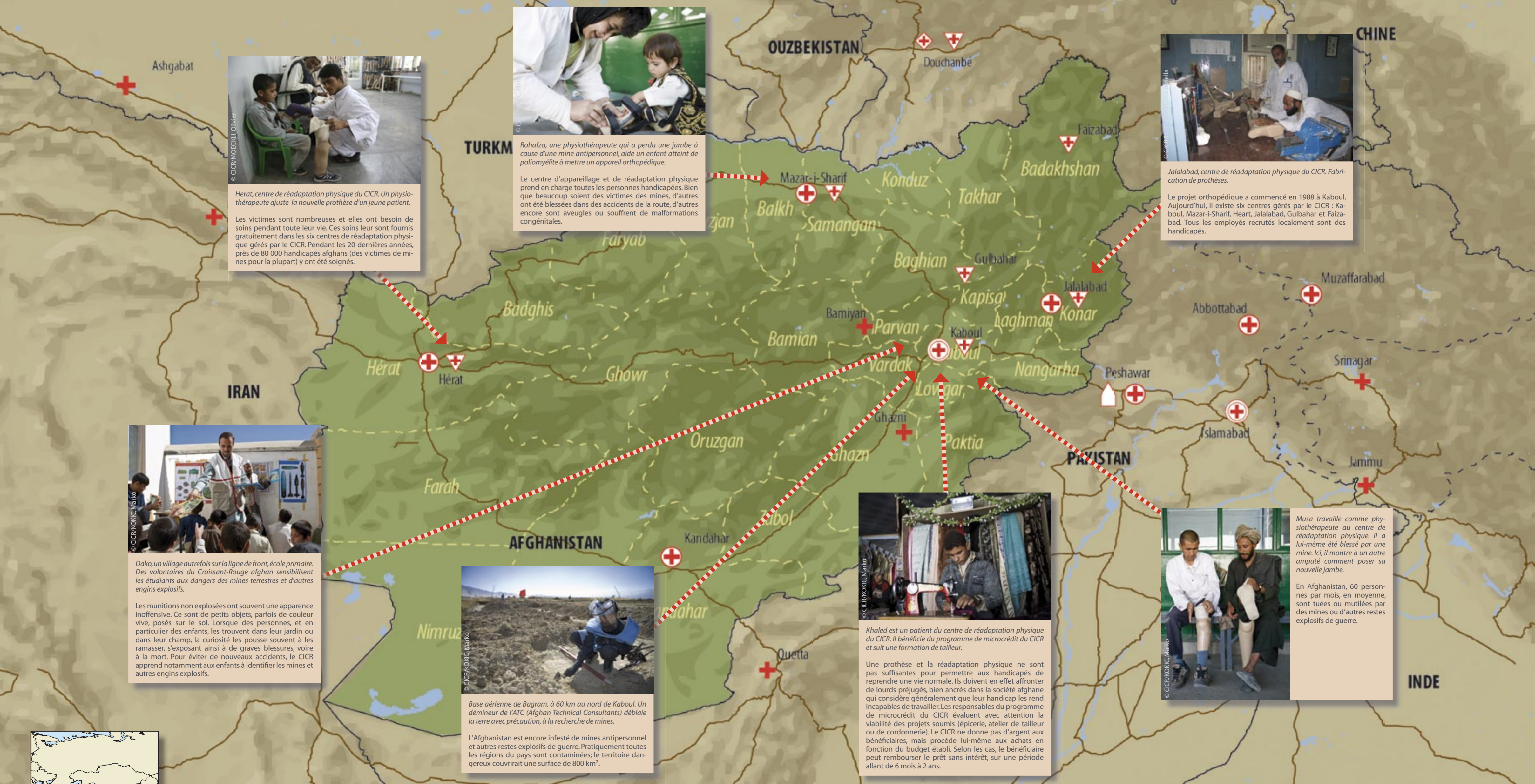
précis, qu'ils l'ont engagée parce qu'elle était la meilleure : « Nous ne faisons pas de favoritisme. » - « Oh, pardon ! » Je transmets à son père, qui se pavane comme un paon, les yeux brillants. Et je cours informer les physiothérapeutes.

Alberto Cairo

Initialement parus dans le journal italien *La Repubblica*, ces instantanés de la vie quotidienne ont été rassemblés dans un livre intitulé «Les Chroniques de Kaboul» publié en français par les éditions Presse Universitaire de France en novembre 2007.



LES CENTRES D'ADAPTATION PHYSIQUE DU CICR EN AFGHANISTAN



Herat, centre de réadaptation physique du CICR. Un physiothérapeute ajuste la nouvelle prothèse d'un jeune patient.

Les victimes sont nombreuses et elles ont besoin de soins pendant toute leur vie. Ces soins leur sont fournis gratuitement dans les six centres de réadaptation physique gérés par le CICR. Pendant les 20 dernières années, près de 80 000 handicapés afghans (des victimes de mines pour la plupart) y ont été soignés.



Rohafza, une physiothérapeute qui a perdu une jambe à cause d'une mine antipersonnel, aide un enfant atteint de poliomyélite à mettre un appareil orthopédique.

Le centre d'appareillage et de réadaptation physique prend en charge toutes les personnes handicapées. Bien que beaucoup soient des victimes des mines, d'autres ont été blessées dans des accidents de la route, d'autres encore sont aveugles ou souffrent de malformations congénitales.



Jalalabad, centre de réadaptation physique du CICR. Fabrication de prothèses.

Le projet orthopédique a commencé en 1988 à Kaboul. Aujourd'hui, il existe six centres gérés par le CICR : Kaboul, Mazar-i-Sharif, Herat, Jalalabad, Gulbahar et Faizabad. Tous les employés recrutés localement sont des handicapés.



Dako, un village autrefois sur la ligne de front, école primaire. Des volontaires du Croissant-Rouge afghan sensibilisent les étudiants aux dangers des mines terrestres et d'autres engins explosifs.

Les munitions non explosées ont souvent une apparence inoffensive. Ce sont de petits objets, parfois de couleur vive, posés sur le sol. Lorsque des personnes, et en particulier des enfants, les trouvent dans leur jardin ou dans leur champ, la curiosité les pousse souvent à les ramasser, s'exposant ainsi à de graves blessures, voire à la mort. Pour éviter de nouveaux accidents, le CICR apprend notamment aux enfants à identifier les mines et autres engins explosifs.



Base aérienne de Bagram, à 60 km au nord de Kaboul. Un démineur de l'ATC (Afghan Technical Consultants) déblaie la terre avec précaution, à la recherche de mines.

L'Afghanistan est encore infesté de mines antipersonnel et autres restes explosifs de guerre. Pratiquement toutes les régions du pays sont contaminées; le territoire dangereux couvrirait une surface de 800 km².



Khaled est un patient du centre de réadaptation physique du CICR. Il bénéficie du programme de microcrédit du CICR et suit une formation de tailleur.

Une prothèse et la réadaptation physique ne sont pas suffisantes pour permettre aux handicapés de reprendre une vie normale. Ils doivent en effet affronter de lourds préjugés, bien ancrés dans la société afghane qui considère généralement que leur handicap les rend incapables de travailler. Les responsables du programme de microcrédit du CICR évaluent avec attention la viabilité des projets soumis (épicerie, atelier de tailleur ou de cordonnerie). Le CICR ne donne pas d'argent aux bénéficiaires, mais procède lui-même aux achats en fonction du budget établi. Selon les cas, le bénéficiaire peut rembourser le prêt sans intérêt, sur une période allant de 6 mois à 2 ans.



Musa travaille comme physiothérapeute au centre de réadaptation physique. Il a lui-même été blessé par une mine. Ici, il montre à un autre amputé comment poser sa nouvelle jambe.

En Afghanistan, 60 personnes par mois, en moyenne, sont tuées ou mutilées par des mines ou d'autres restes explosifs de guerre.



- + Bureau du CICR
- + Sous-délégation du CICR
- + Délégation du CICR
- + Centre de réadaptation physique
- + Entrepôts du CICR
- Route principale
- Frontière internationale
- Frontière régionale



CICR